



Petit Palais
Musée des Beaux-Arts
de la Ville de Paris



Exposition

LE PARIS DE LA MODERNITÉ

1905 - 1925

15 novembre 2023 - 14 avril 2024

Livret de visite - Adaptation des panneaux de salles
en caractères agrandis

LE PARIS DE LA MODERNITÉ 1905-1925

Dans la lignée de « Paris romantique » et Paris 1900, la ville spectacle », le Petit Palais consacre le dernier volet de sa trilogie au « Paris de la modernité », de 1905 à 1925. La « ville-monde » est alors au cœur de l'innovation et le foyer d'un rayonnement culturel sans pareil.

L'exposition invite à se plonger dans ce Paris effervescent, cosmopolite et foisonnant, où se croisent des artistes venus du monde entier et de tous horizons, de Pablo Picasso à Joséphine Baker. Son ambition est de mettre en lumière, avec près de quatre cent œuvres, l'extraordinaire créativité de ces vingt années étourdissantes.

Pour la première fois, la contemporanéité des innovations se donne à voir, dans tous les champs artistiques. En onze sections, associant la mode, le cinéma, la photographie, la peinture, la sculpture, le dessin mais aussi la danse, la musique, la littérature, le design, les arts décoratifs, l'architecture et l'industrie, l'exposition célèbre la fabuleuse ébullition créatrice de ces années 1905-1925. Elle embrasse également la période douloureuse de la Grande Guerre – celle de 1914-1918 -, et interroge le rôle clef joué par les artistes et les femmes au temps de cette tragédie.

Les avant-gardes se télescopent, les ruptures sont foudroyantes, les mutations sociales s'accélèrent, les scandales font rage. À Paris, tout va alors « plus vite, plus haut, plus fort ». Outre les célèbres lieux de création, concentrés à Montmartre et à Montparnasse, l'exposition évoque le quartier des Champs-Élysées et insiste sur son importance, jusqu'à présent méconnue, comme « nouveau théâtre des avant-gardes ».

1/ MONTMARTRE ET MONTPARNASSE VIVIERS DE LA MODERNITÉ

Au début du XX^e siècle, les ateliers d'artistes se concentrent d'abord à Montmartre puis à Montparnasse. Situés à la marge, ces quartiers offrent à la bohème artistique un cadre animé, au sein duquel l'espace public revêt une grande importance, avec ses cafés et ses réseaux d'entraide.

Montmartre attire, dès la fin du XIX^e siècle, les «rapins», ces artistes en devenir. Venus de Paris ou de Province, mais aussi d'Espagne et d'Italie, ils s'installent dans des ateliers bon marché : ceux du Bateau-Lavoir accueillent la « bande à Picasso » à partir de 1904. Laboratoire de la modernité, cet atelier collectif est le lieu de discussions esthétiques passionnées. Tous se retrouvent au cabaret du Lapin-Agile, où les artistes se mêlent aux poètes et écrivains, ainsi qu'à la pire des

« canailles crapuleuses ». Les chantiers incessants, l'insécurité, l'arrivée du tourisme, l'augmentation des loyers poussent les artistes à quitter Montmartre pour Montparnasse, sur la rive gauche de la Seine.

MONTPARNASSE CITÉ EFFERVESCENTE

Bénéficiant de l'ouverture de la ligne de métro Nord-sud en 1900, Montparnasse devient le nouveau pôle d'attraction pour les jeunes artistes. La solidarité s'organise et les cités d'artistes telles que La Ruche ou la cité Falguière accueillent les nouveaux arrivants, nombreux à venir de l'étranger. Les cafés les plus courus sont situés aux abords de la place Vavin. Les expatriés allemands et austro-hongrois choisissent comme point de ralliement *Le Dôme*, tandis que les russes préfèrent *La Rotonde*. En face du bal *Bullier*, *La Closerie des Lilas* est fréquentée par des poètes symbolistes autour de Paul Fort. Artistes, modèles, mécènes, les femmes sont partout présentes dans cette société bouillonnante.

2/ LES SALONS PARISIENS AU COEUR DE L'ÉCHIQUIER ARTISTIQUE

Les salons parisiens, célèbres expositions artistiques héritières d'une tradition académique, demeurent des rendez-vous incontournables du début du XX^e siècle. Organisés par des sociétés d'artistes, ces salons ont toujours été ouverts aux femmes. Lieux de vente et de présentation au public et aux amateurs, ils revêtent une grande importance pour les artistes.

Fondé en 1884, le Salon des artistes indépendants s'oppose au Salon des artistes français qui héberge les tendances officielles.

Créé en 1903, le Salon d'automne se tient au Petit Palais, avant de s'établir en face de celui-ci, au Grand Palais, dès l'année suivante. Son objectif est d'offrir des débouchés aux jeunes artistes, et de faire découvrir les nouveaux courants à un large public. Marqué dès 1905 par le scandale des œuvres fauves, et exposant notamment les néo-impressionnistes ainsi que les cubistes, il accompagne la naissance de l'art moderne.

« DONATELLO CHEZ LES FAUVES »

Le scandale crée au Salon d'automne de 1905 est tel que le président de la République Émile Loubet refuse de l'inaugurer. En cause, les œuvres des Henri Matisse, Maurice de Vlaminck, Albert Marquet, Henri Manguin, André Derain et Charles Camoin, réunies dans la salle VII, dont les teintes vives, appliquées en larges traits de

pinceaux, évoquent des « bariolages informes ». Le critique d'art Louis Vauxcelles remarque, au centre de la pièce, un portrait d'enfant et un petit buste du sculpteur Albert Marque dont la candeur « surprend au milieu de l'orgie de tons purs : Donatello chez les fauves ». L'expression restera, faisant du fauvisme la première avant-garde du XX^e siècle.

« **LES CUBISTES DES SALONS** »

Au Salon des Indépendants de 1911, la mouvance cubiste fait son apparition, par le biais de peintres comme Henri Le Fauconnier et Roger de la Fresnaye. Ces artistes s'inscrivent dans la lignée des recherches de Paul Cézanne, Georges Braque et Pablo Picasso – les premiers peintres à avoir déconstruit le point de vue figuratif en proposant une fragmentation des formes en facettes. Rejoints par Albert Gleizes et Jean Metzinger, ils se retrouvent ensuite aux salons d'automne et des indépendants. Soutenus par des critiques reconnus tels que André Salmon, André Warnod ou Guillaume Apollinaire, ils imposent l'image d'un renouveau de l'esthétique moderne, après l'impressionnisme et le fauvisme. Pablo Picasso et Georges Braque, qui ne participent pas à ces salons, ne se reconnaissent cependant aucun lien de parenté avec ceux que Braque nomme les « cubisteurs ».

LES FUTURISTES À PARIS

Le 20 février 1909, le *Manifeste du futurisme* paraît à la une du *Figaro*. « Nous voulons glorifier la guerre – seule hygiène du monde -, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent, et le mépris de la femme », clame-t-il avec provocation. En onze stances et formules chocs – dénoncées entre autres par les féministes -, la beauté de la vitesse et la nécessité de la violence en art sont promues. Le peintre italien Filippo Tommaso Marinetti, théoricien et porte-parole du mouvement, orchestre sa diffusion internationale. Ses compatriotes Umberto Boccioni, Carlo Carrà, Luigi Russolo et Gino Severini exposent pour la première fois à Paris en février 1912., à la galerie Bernheim-Jeune, dont Félix Fénéon assure la direction artistique.

3/ LE « BOOM » DES SALONS DU CYCLE, DE L'AUTOMOBILE ET DE L'AVIATION

Les nouveaux modes de transport qui émergent – le vélocipède, l'automobile et l'aviation – ont bientôt leurs propres salons à Paris. Le Grand Palais accueille, en 1901, le Salon international de l'automobile, du cycle et des sports qui se tiendra ensuite chaque année, excepté en 1909 et 1911. Les visiteurs s'y pressent par

centaines de milliers pour découvrir les automobiles Serpollet, la première voiture Renault et bien d'autres véhicules.

En 1908, une petite partie du salon est réservée aux aéroplanes et aux ballons. Les visiteurs peuvent y admirer l'avion de Clément Ader, l'*Antoinette* de Levavasseur ou la *Demoiselle* de Santos-Dumont. Le succès est tel qu'un nouveau salon spécialement dédié à l'aviation s'impose. La première Exposition internationale de la locomotion aérienne est inaugurée en 1909 par le président de la République Armand Fallières.

4/ « POIRET LE MAGNIFIQUE »

Fils de drapier, Paul Poiret fonde très jeune sa maison de couture, en 1903. L'histoire retient qu'il a « libéré » la femme du corset en 1906. Il a surtout insufflé de la souplesse à ses modèles tout en s'inspirant des artistes fauves et de l'esthétique orientale. Génie du « marketing », il inventa le concept de produit dérivé, lançant dès 1911 le premier parfum de couturier. Il fonde, la même année, la maison Martine, qui produit des arts décoratifs inspirés de la libre création de jeunes apprenties, sur le modèle des Ateliers viennois, les Wiener Werkstätte. Renforçant sa réputation grâce aux « stars » de l'époque, telles que les actrices Réjane et

Mistinguett, il comprend très vite l'intérêt d'utiliser les nouveaux médiums que sont le film, la presse et la photographie pour diffuser ses modèles. Il est aussi parmi les premiers couturiers à s'installer sur les Champs-Élysées. Dans son hôtel particulier il orchestre des fêtes mémorables, dont les déguisements participent aux mises en scène spectaculaires.

5/ LE THEATRE DES CHAMPS ELYSEES EST OUVERT !

À son ouverture en 1913, le Théâtre des Champs-Élysées est à la pointe de la modernité. Construit par Auguste et Gustave Perret, le bâtiment en béton armé allie des matériaux et des technologies innovantes à une esthétique épurée, qui annonce l'art déco. Le sculpteur Antoine Bourdelle conçoit la décoration de la façade et supervise la décoration intérieure. Différents artistes y participent, dont Maurice Denis, Édouard Vuillard ou encore Jacqueline Marval.

La programmation novatrice est inaugurée par les Ballets russes, fondés par Serge Diaghilev, et dont le danseur vedette est Vaslav Nijinski. Le 29 mai 1913, sur la musique d'Igor Stravinsky, la troupe choque le public et la critique avec *Le Sacre du printemps*, faisant entrer l'œuvre et le Théâtre des Champs-Élysées dans la légende. Ces ballets hauts en couleur, dont les

costumes sont souvent inspirés du folklore traditionnel russe, suscitent un véritable engouement et influencent aussi bien la mode que la joaillerie de l'époque.

6/ LA FRANCE EN GUERRE

Le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France. La vie de tout un peuple bascule : 72 millions d'hommes sont mobilisés, et beaucoup connaissent l'enfer des tranchées. Cette guerre sera l'une des plus meurtrières de l'histoire, avec près de 10 millions de morts et plus de 21 millions de blessés.

À Paris, les taxis entrent dans la légende, en acheminant des soldats jusqu'au front de la première bataille de la Marne. Le Grand Palais sert de caserne, puis d'hôpital militaire, dépendant du Val-de-Grâce. Il accueille les soldats estropiés et soigne les « gueules cassées », victimes de cette guerre scientifique et moderne aux armes nouvelles. Pour la première fois, la guerre est filmée et photographiée : les images du front, diffusées à Paris, contredisent les images de propagande.

Visés par les zeppelins (dirigeables de fabrication allemande), les avions et les canons ennemis, les civils parisiens ne sont pas épargnés. Les femmes s'engagent comme infirmières, remplacent les hommes aux postes laissés vacants, et gagnent leur vie, entre

autres, dans des usines d'armement, où elles sont payées moitié moins que les hommes. Les enfants – parfois eux aussi amenés à travailler – sont nombreux à devenir orphelins, « pupilles de la nation ».

Les artistes engagés pour la France

Le 29 juillet 1914, « L'appel aux étrangers vivant en France » est lancé par le poète suisse Blaise Cendrars, l'écrivain italien Ricciotto Canudo et le sculpteur lituanien Jacques Lipchitz. Ils incitent les étrangers qui, par définition, ne sont pas concernés par la mobilisation générale, à se joindre aux français mobilisés tels Fernand Léger, pour défendre le pays. Ossip Zadkine ou Guillaume Apollinaire s'engagent et obtiendront ainsi la nationalité française. Gravement blessés, Apollinaire est trépané deux fois ; Blaise Cendrars perd un bras dans la bataille ; Marie Vassilieff se forme comme infirmière mais, n'étant pas appelée, elle reste à Paris et crée une soupe populaire pour les artistes ; Jean Cocteau s'engage comme infirmier de la Croix-Rouge ; quant à Modigliani, il est réformé pour raisons de santé, malgré son souhait de s'engager.

7/ LOIN DU FRONT LA VIE REPREND

La vie culturelle parisienne s'interrompt brutalement lorsque la capitale est déclarée en état de siège, en

août 1914. Elle reprend progressivement à la fin de l'année 1915. L'association Lyre et Palette propose des lectures, des concerts, mais aussi la première exposition française d'art africain et océanien, en novembre 1916, dans l'atelier du peintre Émile Lejeune. Chez Paul Poiret, la galerie Barbazanges présente « L'art moderne en France », en juillet 1916, exposition organisée par André Salmon. Picasso y expose pour la première fois ses *Demoiselles d'Avignon*. L'année suivante, une exposition consacrée à Amedeo Modigliani à la galerie Berthe Weill doit en partie être démontée pour « atteinte à la pudeur », ses *Nus* affichant des poils sur certaines parties du corps ! Les théâtres, les salles de spectacle rouvrent peu à peu, et le public fréquente les cinémas pour se divertir. Avec la tenue du ballet *Parade*, en 1917, au Théâtre du Châtelet, cette période connaît, paradoxalement, une effervescence culturelle et des innovations artistiques majeures.

8/ MONTPARNASSE CARREFOUR DU MONDE

La paix retrouvée voit arriver les dites « Années folles », caractérisées par une intense activité artistique, sociale et culturelle. Venues du monde entier, des myriades d'artistes se ruent sur Montparnasse. Ceux-ci constituent ce que le critique André Warnod nomme, en

1925, l'École de Paris. Les salons, les galeries, les marchands, les académies libres se réorganisent. Les cafés deviennent des lieux de rencontre et d'expositions. Les artistes Soutine et Foujita connaissent de véritables succès.

Kiki de Montparnasse est l'égérie de ce Paris des années 1920 qui vit aussi la nuit, avec ses premiers dancings. Le jazz est largement importé par les Américains, nombreux à venir en Europe pour échapper à la prohibition qui sévit chez eux. Certains, parmi eux, fuient aussi les lois ségrégationnistes américaines. Les bals se multiplient et concrétisent « l'union des arts ». Le Bal colonial (plus tard appelé « Bal nègre ») attire aussi le Tout-Paris, avec ses biguines martiniquaises.

9/ PARIS « PLUS VITE, PLUS HAUT, PLUS FORT »

De 1920 à 1929, les Années folles célèbrent la paix retrouvée, dans une grande soif de vivre. La génération qui a vécu les combats de la Grande Guerre cherche l'oubli d'elle-même dans l'alcool et la débauche.

Comme le résume Ernest Hemingway dans son roman *Paris est une fête* (1964). Les tenues reflètent ce nouvel art de vivre : robes de cocktail, paillettes et plumes se prêtent aux nouvelles danses échevelées. Celles-ci s'accélèrent, à une époque où la vitesse est portée par toutes les nouveautés : le jazz et le charleston venus

d'outre-Atlantique, le cinéma, l'automobile, le train, les paquebots...

La figure ambivalente de la « garçonne » apparaît dans ce contexte. Cette « femme nouvelle », aux multiples facettes, fascine et dérange. Érigée en héroïne par Victor Margueritte, elle se diffuse à travers la littérature et gagne la presse féminine, la publicité et l'industrie cosmétique.

Le Bœuf sur le Toit

Le Bœuf sur le Toit est l'un des cabarets les plus emblématiques des Années folles et du 8^e arrondissement de Paris. Il doit son nom au titre d'une chanson brésilienne dont s'inspire Darius Milhaud pour composer un ballet en 1920, sur un texte de Jean Cocteau. D'abord ouvert près de la Madeleine, le cabaret déménage en 1921 au 28, rue Boissy-d'Anglas. Le Tout-Paris vient y boire, rire et danser : Gabrielle Chanel, le grand-duc de Russie Dimitri, Yvonne Printemps, Louis Aragon, André Breton, Pablo Picasso... Le « roi » du lieu est sans conteste Jean Cocteau, féru de jazz, qui retrousse parfois ses manches pour accompagner l'orchestre à la caisse claire et à la batterie.

10/ LES SUÉDOIS ET LA REVUE NÈGRE

AU THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

En 1920, le Théâtre des Champs-Élysées renouvelle son répertoire avec les Ballets suédois, sous la responsabilité du collectionneur Rolf de Maré. Celui-ci conçoit ces spectacles comme une œuvre d'art totale mettant en scène sa propre collection. La chorégraphie est assurée par le danseur suédois Jean Börlin jusqu'en 1925. Explorant les relations entre scène et tableau, Börlin repousse les limites de la danse dans ses interactions avec les arts plastiques. Les compositeurs du groupe des Six (Georges Auric, Louis Durey, Arthur Honegger, Darius Milhaud, Francis Poulenc, Germaine Tailleferre), réunis autour de Jean Cocteau, participent à certaines saisons – de même que les artistes Marie Vassilieff et Fernand Léger.

Après le départ des Ballets suédois, le Théâtre des Champs-Élysées accueille *La Revue nègre* en octobre 1925. Arrivée des États-Unis, la jeune Joséphine Baker fait sensation avec ses danses trépidantes. Accueillie à Paris dans une société non régie par des lois de ségrégation, elle adopte la France comme patrie de cœur.

11/ L'EXPOSITION INTERNATIONALE DES « ARTS DÉCO » DE 1925

Reportée à trois reprises, l'Exposition internationale des

arts décoratifs et industriels modernes ouvre ses portes le 28 avril 1925. À sa clôture, le 25 octobre, elle aura accueilli plus de 15 millions de visiteurs et rencontré un immense succès populaire.

Cette manifestation d'envergure s'étend de la place de la Concorde au pont de l'Alma et du rond-point des Champs-Élysées à l'esplanade des Invalides, en passant par le pont Alexandre III. Elle réunit 21 nations – dont sont absentes l'Allemagne et les États-Unis –, représentées par 150 galeries et pavillons éphémères, auquel s'ajoute le Grand Palais.

Son enjeu est à la fois économique et culturel. Il s'agit de faire valoir l'excellence des traditions françaises, face à l'Allemagne vaincue et à la concurrence internationale. Il importe également de relancer la production industrielle et le commerce de luxe, dans une France fragilisée par l'inflation.

Dédiée à l'art, à la décoration et à la vie moderne, cette grande fête, parfois considérée comme le chant du cygne d'une esthétique du luxe, marque l'apparition de l'expression « art déco ». Ce style connaîtra un rayonnement mondial, qui s'étendra de l'Asie à l'Océanie et jusqu'aux Amériques, avec le *Christ rédempteur* de Rio de Janeiro, plus grande sculpture art déco du monde.

Le salon de la maison Jeanne Lanvin

Personnalité discrète et volontaire, aussi habile en affaires que créative, Jeanne Lanvin a su développer une véritable entreprise. Ses nombreuses succursales en incarnent le succès à Biarritz, Deauville, Barcelone et même Buenos-Aires. Fondée en 1889, sa maison emploie en 1925 plus de 800 personnes. Vice-présidente de l'organisation de l'Exposition internationale de 1925 et présidente de la « classe 20 », consacrée au vêtement, elle expose au Grand Palais dans l'allée de la Parure (« Vêtement, Accessoires, Mode, Fleurs et Plumes, Parfumerie et Bijouterie-Joaillerie »). Elle y est aussi la seule à figurer dans la catégorie « Arts du spectacle », avec sa *Loge d'actrice*.
